

Première partie - La guerre

Chapitre 1

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. [...]

Dès le début du roman, la mise en scène de la parole et le style oral nous entraînent dans un voyage sombre et burlesque. Je vous invite à regarder mon analyse vidéo de l'incipit de *Voyage au Bout de la Nuit*, Partie 1, chapitre 1.

Ferdinand Bardamu et son ami Arthur Ganate parlent alors du siècle qui commence, de la France, et de la guerre :

En somme, on est tous dans une grande galère, on rame tous à tour de bras dans les cales [...] Et en haut sur le pont, au frais, il y a les maîtres qui s'en font pas [...] Ils mettent leurs chapeaux haut de forme et ils nous en mettent un bon coup de la gueule comme ça :

— Bandes de charognes, c'est la guerre ! [...] On va les aborder, les saligauds de la patrie n° 2 ! [...] Vive la Patrie n° 1 ! [...] »

Mais malgré ce discours antimilitariste, Bardamu s'engage par fanfaronade :

— J'vais voir si c'est ainsi ! [...]

— T'es rien c... Ferdinand ! » qu'il me crie, lui Arthur en retour, vexé sans aucun doute par l'effet de mon héroïsme sur tout le monde qui nous regardait.

— On verra bien, eh navet ! » que j'ai même encore eu le temps de lui crier avant qu'on tourne la rue avec le régiment derrière le colonel et sa musique. Ça s'est fait exactement ainsi.

[...] La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus un seul encouragement sur la route [...] La musique s'est arrêtée. [...] J'allais m'en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats.

Chapitre 2

Ferdinand Bardamu réalise la folie de son colonel, et de tous ces soldats prêts à s'entretuer :

Le colonel, c'était donc un monstre ! À présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! [...] Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment...

À travers le regard de Bardamu sur son colonel, Céline réhabilite le point de vue du lâche, qui voit mieux que les autres l'absurdité tragique de la guerre moderne. Je vous invite à regarder mon analyse vidéo sur la découverte des horreurs de la guerre Partie 1, chapitre 2.

Même si le Voyage au Bout de la Nuit comporte des éléments autobiographiques, il ne faut pas confondre le personnage de Bardamu avec l'écrivain. Louis-Ferdinand Destouches est mobilisé en 1914. Il est réformé après avoir été blessé au bras lors d'une mission où il s'était porté volontaire. Cet acte de bravoure lui vaudra la médaille militaire et une page entière dans L'Illustré National !

Dans ses entretiens, Céline racontait qu'il avait été blessé à la tête et trépané pendant la guerre, ce n'est pas vrai. Mais cette histoire nous montre bien que la guerre fut une expérience fondatrice dans la vision du monde très sombre de l'écrivain :

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ?

Un pauvre soldat messenger apporte une nouvelle d'importance :

- Le maréchal des logis Barousse vient d'être tué, mon colonel
- Et alors ?
- Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain sur la route des Étrapes, mon colonel !
- Et alors ?

- Il a été éclaté par un obus !
- Et alors, nom de Dieu !
- Et voilà ! Mon colonel...
- C'est tout ?
- Oui, c'est tout, mon colonel.
- Et le pain ? »

Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout.

Il ne reste rien d'humain : tout est ramené à sa première fonction, sa première utilité dans l'objectif fixé de gagner la guerre à tout prix. Le nom même de Bardamu est une sorte de jeu de mot, de mot-valise ; le barda, c'est l'équipement militaire, mû, le participe passé du verbe mouvoir. Le soldat est un être humain réduit à sa seule fonction guerrière, il n'est plus que de la chaire à canon. L'analyse des noms propres en littérature, c'est ce qu'on appelle l'onomastique.

Le colonel finit éventré par un obus :

Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours. Mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé. Tant pis pour lui ! S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé.

Chapitre 3

C'est sous les ordres du commandant Pinçon que Ferdinand fait sa première véritable entrée dans la nuit :

Il s'appelait Pinçon ce salaud là, le commandant Pinçon. J'espère qu'à l'heure actuelle il est bien crevé (et pas d'une mort pépère). Mais à ce moment là, dont je parle, il était encore salement vivant le Pinçon. [...] Il nous réunissait chaque soir [...] et puis alors il nous engueulait un bon coup [...] pour essayer de réveiller nos ardeurs et il nous envoyait à tous les diables [...]

– Allez-vous-en tous ! Allez rejoindre vos régiments !

– Où qu'il est le régiment, mon commandant ?

– Il est à Barbagny.

– Où que c'est Barbagny ?

– C'est par là !

Par là, où il montrait, il n'y avait rien que la nuit, comme partout d'ailleurs, une nuit énorme qui bouffait la route à deux pas de nous et même qu'il n'en sortait du noir qu'un petit bout de route grand comme la langue.

Chapitre 4

Une nuit, Bardamu envoyé par Ortolan en mission de reconnaissance à Noircœur-sur-la-Lys.

Je n'étais point très sage pour ma part, mais devenu assez pratique cependant pour être lâche définitivement. Sans doute donnais-je à cause de cette résolution l'impression d'un grand calme. Toujours est-il que j'inspirais tel que j'étais une paradoxale confiance à notre capitaine, Ortolan lui-même, qui résolut pour cette nuit-là de me confier une mission délicate. Il s'agissait, m'expliqua-t-il, en confidence, de me rendre au trot avant le jour à Noircœur-sur-la-Lys, ville de tisserands, située à quatorze kilomètres du village où nous étions campés. Je devais m'assurer dans la place même, de la présence de l'ennemi.

Il rencontre alors dans le noir un réserviste, c'est la première fois dans le roman qu'apparaît le personnage de Robinson, il veut se faire constituer prisonnier par les Allemands, ce qui intéresse Bardamu au plus haut point :

— Comment que t’as fait toujours pour te débiter ?... C’est pas facile de se faire paumer !

Il me raconta la débandade de son régiment, la veille, au petit jour, à cause des chasseurs à pied de chez nous, qui par erreur avaient ouvert le feu sur sa compagnie à travers champs. [...]

— Moi, tu parles, si j’en ai profité ! “Robinson, que je me suis dit ! – C’est mon nom Robinson !... Robinson Léon ! – C’est maintenant ou jamais qu’il faut que tu les mettes”, que je me suis dit !... Et pour foutre le camp plus vite, j’ai laissé tomber le barda et puis les armes aussi... [...] je veux pas d’armes moi !... Si les Allemands te voient avec des armes, hein ? T’es bon ! Tandis que quand t’as rien dans les mains... Rien dans les poches... Ils sentent qu’ils auront moins de mal à te faire prisonnier, tu comprends ?

Ils entrent alors ensemble dans Noireur-sur-la-Lys, et frappent à la porte de la seule bâtisse éclairée : c'est la maison du Maire. Mais celui-ci a déjà pris toutes ses dispositions pour livrer la ville aux Allemands :

Et si les Allemands entraient à présent ? Nous étant là ? Ça ferait sûrement des histoires ! [...] Il nous fit ressentir toute la responsabilité que nous encourions... Inconscients jeunes soldats que nous étions !... Les Allemands n’aimaient pas les villes louches où rôdaient encore des militaires ennemis. [...] Il s’épuisait en de touchants efforts, le Maire de Noireur, ardent à nous persuader que notre Devoir était bien de foutre le camp tout de suite à tous les diables [...]

Ils repartent alors dans les rues désertes, et ils partagent une boîte de thon, dans maison du pasteur où se trouve un soldat mort qui ressemble vaguement à Robinson. Finalement, ils repartent chacun de leur côté.

On est retournés chacun dans la guerre. Et puis il s’est passé des choses et encore des choses, qu’il est pas facile de raconter à présent, à cause que ceux d’aujourd’hui ne les comprendraient déjà plus.

Chapitre 5

Sans transition, Bardamu est en permission, retourné dans le civil. C'est là qu'il rencontre une infirmière américaine, impressionnée par sa médaille militaire :

Pour ma part, je n'avais plus à me plaindre. J'étais même en train de m'affranchir par la médaille militaire que j'avais gagnée, la blessure et tout. En convalescence, on me l'avait apportée la médaille, à l'hôpital même. Et le même jour, je m'en fus au théâtre, la montrer aux civils pendant les entractes. Grand effet. [...] C'est même à cette occasion, qu'au foyer de l'Opéra Comique, j'ai rencontré la petite Lola d'Amérique [...]

Lola se fait une image très héroïque et romanesque de la France, que Bardamu a bien du mal à partager :

Pour Lola, la France demeurait une espèce d'entité chevaleresque, [...] en ce moment dangereusement blessée et à cause de cela même très excitante. [...] C'est tout vibrant, tout rayonnant qu'elle m'aurait voulu et moi, de mon côté, je ne concevais pas du tout pourquoi j'aurais été dans cet état là, sublime, je voyais au contraire mille raisons, toutes irréfutables, pour demeurer d'humeur exactement contraire.

Lola a une mission très spéciale qui consiste à goûter les beignets aux pommes qui sont servis dans l'Hôpital. Heureusement, Bardamu lui vient en aide :

Cette angoisse de grossir était arrivée à lui gâter tout plaisir. [...] Elle eut en peu de temps aussi peur des beignets que moi des obus. Je crois même qu'à deux ou trois reprises où je fus cocu, nos relations eussent été très menacées, si au même moment cette frivole ne m'avait découvert soudain une utilité supérieure, celle qui consistait à goûter chaque matin les beignets à sa place. Cette spécialisation de la dernière minute me sauva. De ma part, elle accepta le remplacement. N'étais-je pas moi aussi un valeureux combattant, donc digne de cette fonction de confiance ! Dès lors, nous ne fûmes plus seulement amants mais associés.

Lors d'une sortie dans une fête foraine, dans le stand de tir, Bardamu fait une crise d'angoisse. Il est alors menotté et emmené à l'hôpital par les gendarmes :

Au fronton de la baraque on lisait son vieux nom en vert et rouge ; c'était la baraque d'un tir : *Le Stand des Nations* qu'il s'appelait. [...] On devait tirer dans les fenêtres qui s'ouvraient [...] sur le petit drapeau en zinc. Et puis sur le régiment qui défilait, en pente, à côté, comme le mien [...] — Sur moi aussi qu'on tire Lola ! [...] Allez-vous-en tous ! [...] Foutez le camp ! on va tirer ! Vous tuer ! Nous tuer tous ! » [...]

Un vrai scandale. « Pauvre soldat ! » qu'on disait [...] et puis enfin les gendarmes sont venus me chercher [...] Lola m'embrassa et les aida à m'emmener avec leurs menottes. Alors je suis tombé malade, fiévreux, rendu fou, qu'ils ont expliqué à l'hôpital, par la peur. C'était possible. La meilleure des choses à faire, n'est-ce pas, quand on est dans ce monde, c'est d'en sortir ? Fou ou pas, peur ou pas.

Chapitre 6

Bardamu est interné dans un Lycée d'Issy-les-Moulineaux, organisé exprès pour recevoir les soldats devenus fous, et pour traquer ceux qui font semblant seulement.

Après quelque temps de soumission à cette surveillance on sortait discrètement pour s'en aller, soit vers l'asile d'aliénés, soit au front, soit encore assez souvent au poteau.

Dans cet hôpital improvisée, une concierge, la première d'une longue série dans Voyage au Bout de la Nuit. Elle auprès des patients, pour mieux dénoncer les simulateurs :

Il semblait bien prouvé qu'elle avait ainsi fait fusiller, à coups de confidences, un brigadier de Spahis qui n'avait pas vingt ans, plus un réserviste du Génie qui avait avalé des clous pour se donner mal à l'estomac et puis encore un autre hystérique [...] qui lui avait raconté comment il préparait ses crises de paralysie au front...

Un jour, Lola vient rendre visite à Ferdinand. Il lui avoue enfin toute son aversion pour la guerre.

– Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous êtes répugnant comme un rat...

– Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi... Je ne pleurniche pas dessus moi... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingtquinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir.

Choquée, Lola ne vient plus jamais le voir.

Dans l'hôpital, Bardamu rencontre Princharde, un ancien prof d'Histoire Géo, engagé volontaire devenu caporal et interné pour cleptomanie. Mais un jour, on le renvoie au front : on lui a pardonné ses larcins. Princharde n'en revient pas :

On va faire, dernière nouvelle, un héros avec moi !... [...] Jusqu'ici [...] il restait aux petits voleurs l'avantage [...] d'être privés de l'honneur de porter les armes [...]

Les philosophes, ce sont eux [...] qui ont commencé par raconter des histoires au bon peuple... « Vive Diderot ! » et puis « Bravo Voltaire ! » [...] Voilà au moins des gars qui ne le laissent pas le peuple crever dans l'ignorance ! Ils lui montrent eux les routes de la Liberté ! Ils l'émancipent ! [...] Rien que des soldats citoyens ! Qui votent ! Qui lisent ! Et qui se battent ! [...]

Danton n'était pas éloquent pour les prunes. [...] Il vous l'a mobilisé en un tour de main le bon peuple ! Et ce fut le premier départ des premiers bataillons d'émancipés frénétiques ! [...] Ces cohortes loqueteuses et passionnées qui venaient se faire étripaille spontanément [...] pour la défense de l'inédite fiction patriotique. [...]

Par la suite, comme le système était excellent, on se mit à fabriquer des héros en série, et qui coûtèrent de moins en moins cher. Le soldat gratuit ça c'était du nouveau... [...]

La religion drapeautique remplaça promptement la céleste, [...] Ils étaient rares et volontaires après tout les hérétiques... Tandis que désormais, [...] c'est par hordes immenses que les hommes qui ne veulent assassiner personne sont écartelés ! [...]

À la suite de quoi, Bardamu n'entendra plus jamais parler du professeur Princharde.

Chapitre 7

Chaque semaine, Bardamu se rend chez une lingère-gantière-libraire, Mme Hérote, une sorte d'entremetteuse qui utilise sa boutique comme lieu de rendez-vous. C'est là qu'il tombe amoureux d'une musicienne appelée Musyne.

Un véritable petit ange musicien, une amour de violoniste, elle se débrouillait au moment où je la connus, dans un petit acte, tout ce qu'il y avait de mignon, très parisien et bien oublié, aux Variétés.

Pour comble de mon infortune survint le Théâtre aux Armées. [...] Un jour elle m'en revint toute guillerette [...] munie d'un brevet d'héroïsme, signé par l'un de nos grands généraux [...] Ce diplôme fut à l'origine de sa définitive réussite. Dans la colonie argentine, elle sut se rendre [...] extrêmement populaire. On la fêta. On en raffola de ma Musyne, violoniste de guerre si mignonne [...] et puis héroïne par-dessus le marché.

Un jour elle lui fausse compagnie et ne retourne plus le voir. Mais ils continuent de se croiser, tous les deux ans, assez pour constater qu'ils vieillissent :

Musyne, quand elle me rencontrait ainsi, fortuitement, [...] semblait vouloir me fuir absolument [...] Mais elle imagine peut-être seulement cette répulsion, plus qu'elle ne l'éprouve [...] Je lui suggère peut-être seulement que je suis immonde. Je suis peut-être un artiste dans ce genre là. Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas autant d'art possible dans la laideur que dans la beauté ?

À la suite de cette histoire d'amour, Bardamu est envoyé à Bicêtre avec 5 autres soldats. C'est un véritable théâtre où chacun veut faire preuve de patriotisme.

Nous jouions tous en somme dans une pièce où il avait choisi lui Bestombes le rôle du savant bienfaisant et profondément, aimablement humain, le tout était de s'entendre.

Pour jouer la comédie du patriotisme, le plus doué, c'est le compagnon de chambre de Bradamu, un nommé Branledore :

Entre deux étouffements s'il y avait un médecin ou une infirmière à passer par là : « Victoire ! Victoire ! Nous aurons la Victoire ! » criait Branledore, ou le murmurait du bout ou de la totalité de ses poumons selon le cas. Ainsi rendu conforme à l'ardente littérature agressive, par un effet d'opportune mise en scène, il jouissait de la plus haute cote morale. Il le possédait, le truc, lui.

Un jour, Bardamu se résout à faire part au docteur Bestombes, de ses difficultés à se montrer brave.

« Cette confiance que vous venez me faire, absolument spontanément, je la considère comme l'indice très encourageant d'une amélioration notable de votre état mental [...] La guerre agit à la manière d'un formidable révélateur de l'Esprit humain ! [...] Chez l'homme, voyez-vous, le bon et le mauvais s'équilibrent, égoïsme d'une part, altruisme de l'autre... Chez les sujets d'élite, plus d'altruisme que d'égoïsme. Est-ce exact ? Est-ce bien cela ?

— C'est exact, Maître, c'est cela même...

— Et chez le sujet d'élite quel peut être, je vous le demande Bardamu, la plus haute entité connue qui puisse exciter son altruisme et l'obliger à se manifester incontestablement, cet altruisme ?

— Le patriotisme, Maître !

— Ah ! [...] Vous me comprenez tout à fait bien... Bardamu ! Le patriotisme et son corollaire, la gloire [...] ! Ah ! nos petits soldats, remarquez-le, et dès les premières épreuves du feu ont su se libérer spontanément de tous les sophismes [...] Ils sont allés d'instinct [...] se fondre avec notre véritable raison d'être, notre Patrie. Pour accéder à cette vérité, non seulement l'intelligence est superflue, Bardamu, mais elle gêne ! C'est une vérité du cœur, la Patrie, comme toutes les vérités essentielles [...]

— Cela est beau, Maître ! Trop beau ! C'est de l'Antique ! »

— C'est ainsi que j'entends traiter mes malades, Bardamu, par l'électricité pour le corps et pour l'esprit, par de vigoureuses doses d'éthique patriotique, par les véritables injections de la morale reconstituante !

Bardamu écrit à sa mère, elle vient le voir et ils se promènent dans la ville.

En ce qui la concernait, elle n'y découvrait dans la guerre qu'un grand chagrin nouveau qu'elle essayait de ne pas trop remuer ; il lui faisait comme peur ce chagrin ; il était comblé de choses redoutables qu'elle ne comprenait pas. Elle croyait au fond que les petites gens de sa sorte étaient faits pour souffrir de tout, que c'était leur rôle sur la terre, et que si les choses allaient récemment aussi mal, ça devait tenir encore, en grande partie à ce qu'ils avaient commis bien des fautes accumulées, les petites gens... Ils avaient dû faire des sottises, sans s'en rendre compte, bien sûr, mais tout de même ils étaient coupables et c'était déjà bien gentil qu'on leur donne ainsi en souffrant l'occasion d'expier leurs indignités...

Chapitre 8

Par un effet d'émulation collective, le centre neuro-médical du docteur Bestombes devient reconnu comme un lieu de ferveur patriotique. Un jour, Bardamu reçoit la visite d'une comédienne de la Comédie Française :

Comme elle m'interrogeait cette divine sur mes actions de guerre, je lui donnai tant de détails [...] qu'elle ne me quitta désormais plus des yeux. Émue durablement, elle manda licence de faire frapper en vers, par un poète de ses admirateurs, les plus intenses passages de mes récits. J'y consentis d'emblée.

Une représentation à la Comédie Française est organisée, où les exploits inventés par Ferdinand sont déclamés :

Lorsque sur la scène apparut ma rousse, frémissante récitante, le geste grandiose, la taille longuement moulée dans les plis devenus enfin voluptueux du tricolore, ce fut le signal dans la salle entière, debout, désireuse, d'une de ces ovations qui n'en finissent plus. [...] Le poète illustre pieusement à ce moment-là un fantastique trait de bravoure que je m'étais attribué. Je ne sais plus très bien ce qui se passait, mais ça n'était pas de la piquette. Heureusement, rien n'est incroyable en matière d'héroïsme. Le public devina le sens de l'offrande artistique et la salle entière tournée alors vers nous, hurlante de joie, transportée, trépignante, réclamait le héros.

Mais c'est Branledore qui s'attribue tout l'héroïsme du récit inventé par Bardamu, et le poète lui souffle sa superbe comédienne.

Chapitre 9

Bardamu retrouve un ancien collègue, Jean Voireuse, avec lequel il a travaillé, un temps, dans une bijouterie. Ils décident d'aller voir ensemble leur ancien patron, M. Puta :

Tiens ! vous voilà vous autres ! [...] Entrez ! [...] Bardamu, vous avez l'air malade, mon garçon ! Enfin ! vous êtes jeune ! Ça reviendra ! Vous en avez de la veine, malgré tout, vous autres ! on peut dire ce que l'on voudra, vous vivez des heures magnifiques, hein ? [...] C'est de l'Histoire ça mes amis, ou je m'y connais pas ! [...] Ah ! c'est dur, j'en conviens, les tranchées !... [...] Mais c'est joliment dur ici aussi, vous savez !... Je suis éreinté ! J'en ai fait du service de nuit en ville depuis deux ans ! [...] Les rues de Paris pendant la nuit ! Sans lumière... Y conduire une auto et souvent avec le Ministre dedans ! [...] Vous pouvez pas vous imaginer !...

À ce moment des clients entrèrent.

« Je ne vous retiens plus, mes amis, [...] Et bonne santé surtout ! Je ne vous demande pas d'où vous venez ! Eh non ! Défense Nationale avant tout, c'est mon avis ! »

À ces mots de Défense Nationale, il se fit tout à fait sérieux, Puta, comme lorsqu'il rendait la monnaie... Ainsi on nous congédiait. Mme Puta nous remit vingt francs à chacun en partant.

Voireuse propose alors à Bardamu d'aller voir les vieux parents d'un copain mort au combat, tué par un obus. De temps en temps, la mère lui donne un peu d'argent. Ils habitent dans un espèce de château, mais dès qu'ils arrivent sur la pelouse, Bardamu reconnaît Robinson, le réserviste de Noireur-sur-la-Lys qui vient à leur rencontre :

— Elle s'est pendue hier la vieille, voilà tout ! Tu parles alors d'une noix, dis donc ! [...] Moi qui l'avais comme marraine !... C'est bien ma veine hein ! Tu parles d'un lot ! Pour la première fois que je venais en permission !... Et y a six mois que je l'attendais ce jour-là !... »

On a pas pu s'empêcher de rigoler, Voireuse et moi, de ce malheur-là qui lui arrivait à lui Robinson. En fait de sale surprise, c'en était une, seulement ça nous rendait pas nos deux cents balles à nous non plus qu'elle soye morte [...]

Les trois se quittent après quelques verres sans avoir pu s'envoyer une prostituée, par manque d'argent. Bardamu apprend plus tard que Jean Voireuse a fini dans un sanatorium en Bretagne à cause du gaz moutarde.

Chapitre 10

Finalement Ferdinand est considéré comme irrécupérable pour l'armée. Il s'embarque alors pour l'Afrique, sur un bateau qui s'appelle l'Amiral Bragueton. Tous les passagers se méfient de lui, car il n'est ni soldat, ni fonctionnaire : on le soupçonne d'être un embusqué.

Je tenais, sans le vouloir, le rôle de l'indispensable « infâme et répugnant saligaud » honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles, [...] mais qui demeure toujours si divers, si fuyant, [...] insaisissable en somme. Il avait fallu pour l'isoler enfin, le « saligaud », [...] les circonstances exceptionnelles qu'on ne rencontrait que sur ce bord étroit. [...] Dès que j'entrais dans la salle à manger, les cent vingt passagers tressautaient, chuchotaient... Les officiers de la coloniale bien tassés d'apéritifs [...], les receveurs buralistes, les institutrices congolaises surtout, [...] avaient fini de suppositions malveillantes en déductions diffamatoires par me magnifier jusqu'à l'infamale importance.

Bardamu finit par être provoqué en duel par le capitaine Frémisson devant ces passagers rassemblés.

« Monsieur, vous avez devant vous le capitaine Frémizon des troupes coloniales ! Au nom de mes camarades et des passagers de ce bateau justement indignés par votre inqualifiable conduite, j'ai l'honneur de vous demander raison !... Certains propos que vous avez tenus à notre sujet depuis votre départ de Marseille sont inacceptables !... Voici le moment, monsieur, d'articuler bien haut vos griefs !... De proclamer ce que vous racontez honteusement tout bas depuis vingt et un jours ! De nous dire enfin ce que vous pensez... »

Pour s'en sortir, il leur sert une incroyable tirade patriotique :

« Capitaine ! quelle extraordinaire erreur vous alliez commettre ! [...] Comment me prêter à moi, les sentiments d'une semblable perfidie ? [...] Moi hier encore défenseur de notre chère patrie ! [...] Vive la France alors, nom de Dieu ! Vive la France ! »

Il est bien difficile [...] de gifler un civil, publiquement, au moment où celui-ci crie si fortement que je venais de le faire : « Vive la France ! » Cette hésitation me sauva.

Deuxième partie - L'Afrique

Chapitre 11

Ferdinand débarque enfin dans la colonie de Bambola Bragamance. Il décrit alors les conflits permanents entre les fonctionnaires, les militaires et les commerçants. C'est cela qui permet au Gouverneur de tout contrôler. [Pour en savoir plus sur cette description satirique des colonies, je vous invite à voir mon analyse vidéo du chapitre 11, deuxième partie.](#)

Ferdinand est ensuite guidé à travers la forêt jusqu'au village de Bikomimbo où il rencontre ses collègues de la Compagnie Pordurière. Notamment un tenancier de comptoir, raciste et dévoré par une maladie de peau, le Corocoro. À la fin de ce chapitre, Ferdinand raconte comment il mène son commerce avec les indigènes :

Une famille de récolteurs vient se figer sur le seuil de la porte [...] C'était la première fois qu'ils venaient comme ça tous ensemble de la forêt, vers les Blancs en ville. Ils avaient dû s'y mettre depuis bien longtemps [...] pour récolter tout ce caoutchouc-là. Alors forcément le résultat les intéressait tous. [...] Pesée faite, notre gratteur entraîna le père, éberlué, derrière son comptoir et [...] lui enferma dans le creux de la main quelques pièces en argent.

— Va-t'en ! C'est ton compte !... »

Mais le nègre restait planté penaud devant le comptoir [...]

— Toi, y a pas savoir argent ? Sauvage, alors ? [...] Qu'est-ce que tu veux ? »

Il lui reprit l'argent d'autorité et à la place des pièces lui chiffonna dans le creux de la main un grand mouchoir très vert [...] Le père nègre hésitait à s'en aller avec ce mouchoir. Le gratteur fit alors mieux encore [...] Agitant devant les yeux d'un des tout petits Noirs enfants, le grand morceau vert d'étamine :

— Tu le trouves pas beau toi dis morpion ? [...] »

Et il le lui noua autour du cou d'autorité, question de l'habiller. [...] Il n'y avait plus rien à faire puisque le mouchoir venait d'entrer dans la famille. Il n'y avait plus qu'à l'accepter, le prendre et s'en aller.

Chapitre 12

Ferdinand n'est toujours pas arrivé à son poste, il s'embarque sur un léger embarcadère, le Papaoutah, et arrive à Topo où il rencontre, le lieutenant Grappa, qui dirige les régions avoisinantes. Le sergent Alcide s'occupe d'entraîner des troupes de miliciens qui en fait, n'ont rien d'autre à faire.

Un jeudi, le lieutenant Grappa invite Ferdinand à assister aux audiences de son tribunal. Se succèdent alors des affaires compliquées :

Il s'agissait d'un mouton borgne que certains parents se refusaient à restituer alors que leur fille, valablement vendue, n'avait jamais été livrée au mari, en raison d'un meurtre commis entre temps.

[...]

« Je vais tous les mettre d'accord tout de suite moi ! [...] Où est-il le père de mariée ?... Allons ! [...] Vingt coups de chicote pour ce vieux maquereau !... Ça l'apprendra à venir m'emmerder [...] depuis deux mois avec son histoire de moutons à la noix ! »

[...]

La chose exécutée, le vieux bien sonné essayait de se relever [...] Il saignait abondamment par la bouche, par le nez et surtout le long du dos. La foule s'éloigna en l'emmenant, bourdonnante de mille cancans et commentaires, sur un ton d'enterrement. Le lieutenant Grappa ralluma son cigare.

[...]

— Ah ! s'ils savaient tous comme je m'en fous de leurs litiges [...] Depuis deux ans que j'essaye de les en dégoûter de ma justice, ils reviennent pourtant chaque jeudi... Des vicieux, quoi !... »

Un jour que Ferdinand rend visite à Alcide, il tombe sur la photo d'une petite fille. Alcide explique que c'est Ginette, sa nièce. Elle est atteinte de paralysie infantile, et il se charge de l'élever. Ferdinand admire le dévouement, véritablement désintéressé d'Alcide:

— C'est la fille de mon frère... Ils sont morts tous les deux ses parents... Je la fais élever à Bordeaux chez les Sœurs. Mais puisque c'est moi qui m'en occupe, je veux que rien lui manque ! Ginette qu'elle s'appelle... Elle m'écrit, elle fait des progrès, seulement, tu sais, les pensions comme ça, c'est cher... »

Ainsi, demandait-il à redoubler son séjour à Topo [...] Il avait offert sans presque s'en douter à une petite fille vaguement parente des années de torture, l'annihilation de sa pauvre vie dans cette monotonie torride, [...] sans intérêt que celui de son bon cœur. [...] Il avait pourtant l'air bien ordinaire. Ça serait pourtant pas si bête s'il y avait quelque chose pour distinguer les bons des méchants.

Chapitre 13

Pour retrouver son poste dans la forêt, Ferdinand quitte Topo et remonte le fleuve en pirogue pendant une dizaine de jours. Un fois arrivé sur place, il rencontre son prédécesseur. Il ne reconnaît pas tout de suite Robinson, qui lui raconte les conditions de vie qui l'attendent :

— Allez donc, vous serez moins mal encore ici qu'à la guerre ! [...] On bouffe mal, c'est exact, et pour boire, c'est une vraie boue, mais on peut dormir tant qu'on veut... Pas de canons ici mon ami ! [...] Le jour c'est la chaleur, mais la nuit, c'est le bruit qui est le plus difficile à supporter... [...] C'est les bestioles du bled et les hyènes qui viennent là tout près de la case... [...] Y a encore le village [...] Ah ! si vous êtes venu pour le tam-tam, vous vous êtes pas trompé de colonie !... [...] Mais j'aime encore mieux me mettre du coton dans les oreilles...

– Viennent-ils souvent pour vous acheter ?

– Acheter ? Ah ! rendez-vous compte ! Faut les voler avant qu'ils vous volent, c'est ça le commerce et voilà tout ! Pendant la nuit ils ne se gênent pas, forcément, avec mon coton bien graissé dans chaque oreille hein ! [...] Et puis, comme vous voyez, j'ai pas de portes à ma case non plus alors ils se servent, hein, vous pouvez le dire... [...]

– Mais, et l'inventaire ? [...]

– Laissez-moi [...] vous donner un sacré conseil et un bon ! Foutez-vous donc des affaires de la “Compagnie Pordurière”, comme elle se fout des vôtres [...] Vous lui répondrez au Directeur qu'il n'y avait plus rien, et puis voilà tout !... S'il refuse de vous croire, eh bien, ça n'aura pas grande importance non plus !... On nous considère déjà tous solidement comme des voleurs, de toutes les manières ! Ça ne changera donc rien à rien dans l'opinion publique et pour une fois que ça nous rapportera un petit peu... »

Robinson s'enfuit pendant la nuit avec la caisse, laissant Ferdinand avec 300F et des boîtes de cassoulets. Rapidement, Ferdinand tombe malade :

Aussitôt que je sentais un peu de mieux poindre, que je me trouvais moins ahuri, l'abominable peur me ressaisissait tout entier, celle d'avoir à rendre mes comptes à la « Société Pordurière ». [...] Qui me jugerait alors ? Des types spéciaux armés de lois terribles qu'ils tiendraient on ne sait d'où [...] Je préférais rester stupéfié là, tremblotant, baveux dans les 40°, que d'être forcé, lucide, d'imaginer ce qui m'attendait à Fort-Gono. J'en arrivais à ne plus prendre de quinine pour bien laisser la fièvre me cacher la vie. On se soûle avec ce qu'on a.

La case est progressivement détruite par des pluies diluviennes. Fiévreux, exténué, Ferdinand met le feu à sa case et s'enfuit dans la forêt, sur les traces de Robinson.

Après une heure d'incendie, il ne restait presque rien de mon édicule. [...] Il n'était que temps de foutre mon camp dare-dare. Retourner à Fort-Gono, sur mes pas ? Essayer d'y aller là-bas expliquer ma conduite et les circonstances de cette aventure ? J'hésitais... Pas longtemps [...] Faire confiance aux hommes c'est déjà se faire tuer un peu. Je décidai, malgré l'état où je me trouvais, de prendre la forêt, devant moi dans la direction qu'avait prise déjà ce Robinson de tous les malheurs.

Chapitre 14

Ferdinand est transporté sur une civière à travers la forêt. Il arrive enfin à San Tapeta, où il est confié à un curé qui le soigne.

Le curé me remplissait de tisanes, une longue croix dorée oscillait sur son ventre et des profondeurs de sa soutane montait quand il s'approchait de mon chevet un grand bruit de monnaie.

Très faible Ferdinand croit que c'est la fin, il finit par s'évanouir :

C'est par les odeurs que finissent les êtres, les pays et les choses. Toutes les aventures s'en vont par le nez. J'ai fermé les yeux parce que vraiment je ne pouvais plus les ouvrir. Alors l'odeur âcre d'Afrique, nuit après nuit s'est estompée. Il me devint de plus en plus difficile de retrouver son lourd mélange de terre morte, d'entrejambes et de safran pilé.

Ferdinand se réveille dans une galère. Il comprend alors qu'il a été vendu par ses indigènes au curé, et vendu par le curé au capitaine de la galère.

Qu'on y réfléchisse, ce capitaine de l'Infanta Combitta avait eu quelque audace en m'achetant, même à vil prix à mon curé au moment de lever l'ancre. Il risquait tout son argent dans cette transaction le capitaine. Il aurait pu tout perdre... Il avait spéculé sur l'action bénéfique de l'air de la mer pour me ravigoter. Il méritait sa récompense. Il allait gagner puisque j'allais mieux déjà et je l'en trouvais bien content.
« Bientôt, allons, merdailleux, vous pourrez ramer avec les autres ! »

Dès qu'il va mieux, en effet, Ferdinand rejoint les autres galériens, et c'est comme ça qu'il traverse l'Atlantique :
L'Infanta Combitta roula encore pendant des semaines et des semaines à travers les houles atlantiques [...] et puis un beau soir tout s'est calmé autour de nous. [...] nous comprîmes en ouvrant les hublots que nous venions d'arriver à destination. C'était un sacré spectacle !

Troisième partie - Les États-Unis

Chapitre 15

Ferdinand découvre New York avec stupéfaction. La première image qu'il en a, c'est une ville debout, dressée dans la brume. **Pour en savoir plus, je vous invite à regarder mon analyse vidéo sur l'arrivée à New York, Chapitre 15, troisième partie.**

Ferdinand a un projet : il souhaite proposer aux américains son savoir-faire statistique :

À bord de la galère ayant appris à bien compter les puces (pas seulement à les attraper, mais à en faire des additions, et des soustractions, en somme des statistiques), [...] je voulais m'en servir. Les Américains, [...] ils aimeraient ma manière de compter les puces jusqu'à la folie, j'en étais certain d'avance. Ça ne devait pas rater selon moi.

Les autres galériens essayent de le dissuader :

— Va ! Mais on te prévient : T'as pas des bons goûts pour un pouilleux ! C'est ta fièvre qui te rend dingou ! T'en reviendras de ton Amérique et dans un état pire que nous !

— Mais, je veux voir des Américains moi ! Et même qu'ils ont des femmes comme il y en a pas ailleurs !...

— On va te renseigner tout de suite nous autres sur ce que c'est que les Américains ! C'est tout millionnaire ou tout charogne ! Y a pas de milieu ! Toi tu les verras sûrement pas les millionnaires dans l'état que t'arrives ! Mais pour la charogne, tu peux compter qu'ils vont t'en faire bouffer !

Ferdinand est alors emmené au « Surgeon General » qui commande la station de quarantaine où sont triés les immigrés.

— Que nous racontez-vous mon garçon ? que vous savez compter les puces ?

— J'y crois au dénombrement des puces ! C'est un facteur de civilisation parce que le dénombrement est à la base d'un matériel de statistique des plus précieux !... Un pays progressiste doit connaître le nombre de ses puces, divisées par sexe, groupe d'âges, années et saisons...

— Allons, allons ! Assez palabré jeune homme ! Il en est venu avant vous [...] de ces gaillards d'Europe qui nous ont raconté des bobards [...] mais c'étaient en définitive des anarchistes comme les autres [...] Trêve de vantardises !... Demain on vous essayera sur les émigrants d'en face à Ellis Island ! Mr. Mischief mon assistant me dira si vous avez menti. »

À Ellis Island, Ferdinand fait un travail remarquable, reconnu par son supérieur, M. Mischief. Il est même promu à la navette des statistiques pour aller porter les additions en ville. Mais il se fait piéger par la pluie.

Dès que nous touchâmes au quai, la pluie en trombe se mit à nous gicler dessus et puis à travers mon mince veston et sur mes statistiques aussi qui me fondirent progressivement dans la main. [...] Précairement vêtu je me hâtai, transi, vers la fente la plus sombre qu'on puisse repérer dans cette façade géante, [...] Dans la rue que j'avais choisie, [...] bien crasseuse et remplie de ténèbres, cheminaient des pauvres qui m'emmenèrent avec eux comme une ombre. [...]

Chapitre 16

Ferdinand découvre Manhattan :

C'était le quartier précieux, qu'on m'a expliqué plus tard, le quartier pour l'or : Manhattan. On n'y entre qu'à pied, comme à l'église. C'est le beau cœur en Banque du monde d'aujourd'hui. Il y en a pourtant qui crachent par terre en passant. Faut être osé. C'est un quartier qu'en est rempli d'or, un vrai miracle, et même qu'on peut l'entendre le miracle à travers les portes avec son bruit de dollars qu'on froisse, lui toujours trop léger le Dollar, un vrai Saint-Esprit, plus précieux que du sang. J'ai eu tout de même le temps d'aller les voir et même je suis entré pour leur parler à ces employés qui gardaient les espèces. Ils sont tristes et mal payés.

Ferdinand prend une chambre dans un hôtel le Laugh Calvin :

Je me cognai contre une porte, c'était ma chambre, une grande boîte aux parois d'ébène. Rien que sur la table, un peu de lumière ceignait une lampe craintive et verdâtre. « Le Directeur de l'hôtel Laugh Calvin avisait le voyageur que son amitié lui était acquise et qu'il prendrait, lui Directeur, le souci personnel de maintenir en gaieté le voyageur pendant toute la durée de son séjour à New York. » La lecture de cette annonce posée bien en évidence dut s'ajouter encore si possible à mon marasme.

La nuit tombe et Ferdinand voit s'allumer les fenêtres de l'immeuble d'en face :

La plupart des hommes se rasaient tout en fumant un cigare avant de se coucher. Les femmes mangeaient des bonbons au lit en les attendant. Ils n'avaient pas l'air de se parler entre eux [...] On aurait dit des grosses bêtes bien dociles, bien habituées à s'ennuyer. Je n'ai aperçu en tout que deux couples à se faire à la lumière les choses que j'attendais et pas violemment du tout. Et puis, tout le monde a éteint. C'est triste des gens qui se couchent, [...] on voit bien qu'ils ne cherchent pas à comprendre eux, le pourquoi qu'on est là. Ça leur est bien égal.

Ferdinand sort dans la rue pour conquérir le sommeil, il se rend au cinéma, regarde un film pornographique puis rentre se coucher :

Il faut se dépêcher de s'en gaver de rêves pour traverser la vie qui vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de plus à travers cette atrocité des choses et des hommes. [...] Dans ma chambre, à peine avais-je fermé les yeux que la blonde du cinéma venait me rechanter encore [...] sa mélodie. [...] Je n'étais plus tout à fait seul... Il est impossible de dormir seul...

Chapitre 17

Ferdinand ressent de plus en plus la solitude. Il se rend alors dans un fast-food, où il croise le regard d'une serveuse :

Mais je ne voulais plus lâcher la belle de mon service. Elle m'avait regardé, la mignonne, tant pis pour elle. J'en avais assez d'être seul ! Plus de rêve ! De la sympathie ! Du contact !

— Mademoiselle, vous me connaissez fort peu, mais moi déjà je vous aime, voulez-vous que nous nous mariions ?... » Sa réponse ne me parvint jamais, car un géant de garde [...] survint à ce moment précis et me poussa dehors [...] sans injure, ni brutalité, comme un chien qui vient de s'oublier.

Chapitre 18

Ferdinand se met à la recherche de Lola, dans l'espoir qu'elle lui donne un peu d'argent. Il finit par arriver chez

elle. Elle n'a pas l'air surprise de le voir, mais pas très contente non plus.

> Elle en vint à me questionner sur ce que je pensais de son Amérique.

> Je lui confiai que [...] son pays il m'épouvantait tout bonnement [...] surtout par l'énorme indifférence à mon égard qui le résumait à mon sens. J'avais à gagner ma croûte, [...] Et si je ne trouvais pas quelques dollars à l'instant même, je ne coucherais nulle part.

Pendant que Lola cherche quelques billets au fond de son sac, Ferdinand relance la conversation, sans trop savoir pourquoi en lui demandant des nouvelles de sa mère.

– Elle est malade ma mère, elle souffre d'un cancer au foie... Le traitement coûte très cher, mais les spécialistes m'ont promis qu'ils la sauveront. Il la guériront, n'est-ce pas Ferdinand ?

– Non, les cancers du foie sont absolument inguérissables.

– Mais pourtant, Ferdinand, ils m'ont assuré qu'elle guérirait les spécialistes ! [...] Ce sont de très grands médecins vous savez ?...

– Pour le pognon, Lola, il y aura heureusement toujours de très grands médecins... Je vous en ferais autant moi si j'étais à leur place... Et vous aussi Lola vous en feriez autant... [...]

– Ferdinand, vous êtes un affreux raté, et rien qu'un abominable méchant !... [...] Prenez ! tenez ! voilà vos cent dollars ! Foutez-moi le camp et ne revenez jamais !... Out ! Out ! Out ! Sale cochon !...

Elle a sorti alors un revolver d'un tiroir et pas pour rire. L'escalier m'a suffi, j'ai même pas appelé l'ascenseur.

Chapitre 19

Avec l'argent de Lola, Ferdinand se rend à Detroit, et il fait la queue devant une usine Ford, dans l'espoir d'avoir un travail. Il finit par être reçu par le médecin examinateur :

— Vous êtes bien mal foutu, mais ça fait rien !

— Tant mieux, mais vous savez, monsieur, j'ai de l'instruction et même j'ai entrepris autrefois des études médicales...

— Ça ne vous servira à rien ici vos études, mon garçon ! [...] Ne nous parlez plus jamais de votre intelligence ! On pensera pour vous, tenez vous-le pour dit. »

Arrivé parmi les machines il découvre le travail à la chaîne :

On voudrait bien arrêter tout ça pour qu'on y réfléchisse, et entendre en soi son cœur battre facilement, mais ça ne se peut plus. Ça ne peut plus finir. Elle est en catastrophe cette infinie boîte aux aciers et nous on tourne dedans et avec les machines et avec la terre.

Ferdinand se met à fréquenter un bordel. C'est là qu'il rencontre Molly, qui essaye de le motiver à faire quelque chose de sa vie :

— N'allez donc plus chez Ford ! Cherchez-vous plutôt un petit emploi dans un bureau... Comme traducteur par exemple, c'est votre genre... Les livres ça vous plaît... [...]

Ah ! si je l'avais rencontrée plus tôt, Molly, quand il était encore temps de prendre une route au lieu d'une autre ! [...]

Mais il était trop tard pour me refaire une jeunesse. J'y croyais plus !

Un soir, dans le tramway, il retrouve Robinson qui est devenu nettoyeur de nuit :

Ça m'a surpris que lui non plus il aye pas réussi en Amérique. C'était pas du tout ce que j'avais prévu. Je lui ai parlé à lui du coup de la galère à San Tapeta, mais il comprenait pas ce que ça voulait dire.

— T'as la fièvre ! Moi c'est par un cargo que je suis arrivé. J'aurais bien essayé de me placer chez Ford mais mes papiers vraiment trop faux. [...] Pour les équipes du nettoyage on était pas difficile sur l'état civil. C'est une espèce de légion étrangère de la nuit.

— Et toi qu'est-ce que tu fais ? qu'il m'a demandé alors. T'es donc toujours cinglé ? T'en as pas encore assez [...] des voyages ?

— J' veux rentrer en France, j'en ai assez vu comme ça, [...]

— Tu fais mieux, parce que pour nous les pommes sont cuites... On a vieilli sans s'en apercevoir !

Quand Ferdinand parle à Molly de rentrer en France, elle essaye de le convaincre de rester, mais c'est en vain :

— Elle passe aussi bien ici qu'en Europe la vie, vous savez, Ferdinand ! On ne sera pas malheureux ensemble. [...] On placera nos économies... on s'achètera une maison de commerce... On sera comme tout le monde...

— Je vous assure que je vous aime bien, Molly, et je vous aimerai toujours... comme je peux... à ma façon. » Ma façon, c'était pas beaucoup. [...]

Pour la quitter il m'a fallu certes bien de la folie et d'une sale et froide espèce. Tout de même, j'ai défendu mon âme jusqu'à présent et si la mort, demain, venait me prendre, je ne serais, j'en suis certain, jamais tout à fait aussi froid, vilain, aussi lourd que les autres, tant de gentillesse et de rêve Molly m'a fait cadeau dans le cours de ces quelques mois d'Amérique.

Quatrième partie - L'Europe

Chapitre 20

De retour en France, Ferdinand termine ses études de médecine et s'installe en banlieue parisienne :

Quand j'ai eu tout de même terminé mes cinq ou six années de tribulations académiques, je l'avais mon titre, bien ronflant. Alors, j'ai été m'accrocher en banlieue, mon genre, à La Garenne-Rancy, là, dès qu'on sort de Paris, tout de suite après la porte Brancion.

En banlieue, c'est surtout par les tramways que la vie vous arrive le matin. Il en passait des pleins paquets avec des pleines bordées d'ahuris brinquebalant, dès le petit jour, par le boulevard Minotaure, qui descendaient vers le boulot.

C'est un espace imaginaire, composé de noms existants, La Garenne-Colombes à l'ouest de Paris, Drancy, au nord, la porte Brancion, au sud. Céline choisit les noms pour leur sonorité et pour leur dimension symbolique. Le boulevard Minotaure : la banlieue est un dédale où habitent des monstres.

Un matin, dans la rue, Ferdinand rencontre Bébert. C'est le neveu de la concierge, enfant fragile et niais :

Tant qu'il faut aimer quelque chose, on risque moins avec les enfants qu'avec les hommes, on a au moins l'excuse d'espérer qu'ils seront moins carnes que nous autres plus tard.

Bébert représente l'espoir bien fragile que les hommes ne deviennent pas tous pourris. Pour en savoir plus sur Bébert.

[Je vous invite à découvrir mon commentaire de texte sur le chapitre 20, Partie 4.](#)

Arrive alors la concierge, la tante de Bébert :

— Vous devriez peut-être, Docteur, aller voir les Henrouille, rue des Mineures... Lui, c'est un ancien employé de notaire, on lui a parlé de vous... Je lui ai dit que vous étiez un médecin tout ce qu'il y a de gentil avec les malades. »

> Je sais tout de suite qu'elle est en train de me mentir, la tante. Son médecin préféré à elle, c'est Frolichon. [...] Pour qu'elle m'ait recommandé, il faut donc que ce soit encore un truc absolument gratuit ou encore une sale affaire bien douteuse.

Chapitre 21

Ferdinand arrive donc chez les Henrouille. C'est un couple de vieux retraités, qui se sont donné du mal toute leur vie pour rembourser leur maison. M. Henrouille est donc maintenant préoccupé par ses acouphènes, et Mme Henrouille songe à un moyen de se débarrasser de sa belle-mère qui vit recluse dans un cabanon au fond du jardin.

— Croyez-vous pas, Docteur, qu'elle est folle ?... Y a plus moyen de la faire sortir !... Elle veut pas qu'on s'occupe d'elle... Elle aime mieux faire dans les coins... Il fait froid chez elle et y a pas de feu... [...] N'est-ce pas Docteur, qu'il vaudrait bien mieux qu'elle aille chez les Sœurs comme on lui dit... Qu'elles s'en occuperont bien les Sœurs...

— Chez les Sœurs ?... J'y ai jamais été moi chez les Sœurs !... Pourquoi que j'irais pas chez le curé pendant que vous y êtes !... Personne ! Nulle part !... Mais vous y êtes bien vous quelque part !... Sale caca !...

— Écoutez-la Docteur, maintenant qui délire et qui m'insulte ! C'est de la folie ça Docteur ! Comment voulez-vous que nous la gardions ici ?

— Qu'est-ce qu'il en sait celui-là si je suis folle ? Il est-y dans ma tête ? [...] Fripouille ! Tu peux t'en aller ! C'est pas la peine de rester !... J'irai pas chez les fous !... Et chez les Sœurs non plus que je te dis !... C'est toi, [...] canaille, t'iras en prison que je te dis moi et dans pas longtemps encore ! »

Ferdinand est obligé de battre en retraite sans demander son reste.

Chapitre 22

Juste en sortant de chez les Henrouille, Ferdinand apprend que la fille du cinquième a des complications suite à son troisième avortement. Il est accueilli par la mère :

— Qu'ai-je pu faire au ciel, Docteur, pour avoir une fille pareille ! Ah, vous n'en direz du moins rien à personne dans notre quartier, Docteur !... Je compte sur vous !

> Pendant qu'elle invoquait, provoquait le Ciel et l'Enfer, tonitruait de malheur, [...] je voyais se former sous le lit de la fille une petite flaque de sang [...] Une goutte, du sommier, chutait régulièrement. Tac ! tac ! Les serviettes entre ses jambes regorgeaient de rouge. [...]

> Je hasardai un conseil de transport immédiat dans un hôpital pour qu'on l'opère en vitesse. Ah ! malheur de moi ! [...] Je lui ai fourni sa plus belle réplique, celle qu'elle attendait.

— Quelle honte ! L'hôpital ! Quelle honte, Docteur ! À nous ! Il ne nous manquait plus que cela ! C'est un comble ! [...]

> Je revins pour sentir son pouls, plus menu, plus furtif que tout à l'heure. Elle ne respirait que par à-coups. J'entendais bien, moi, toujours, le sang tomber sur le parquet [...] Rien à faire. La mère me précédait vers la porte.

— Surtout Docteur, promettez-moi que vous ne direz rien à personne ? » [...]

Je promettais tout ce qu'on voulait. Je tendis la main. Ce fut vingt francs.

Chapitre 23

Robinson réapparaît brusquement dans la vie de Ferdinand, mais on ne sait pas exactement comment :

De le rencontrer à nouveau, Robinson, ça m'avait donc donné un coup et comme une espèce de maladie qui me reprenait. Avec sa gueule toute barbouillée de peine, ça me faisait comme un sale rêve qu'il me ramenait et dont je n'arrivais pas à me délivrer depuis trop d'années déjà.

Ferdinand est appelé au numéro 12 de la rue Saint Vincent pour soigner un bébé. Mais il a un coup de folie :

Sur la table, au centre, sur le dos, l'enfant parmi les langes, se laissait palper. [...] Son cœur battait au rythme d'un petit chat, sec et follement. Et puis, il en eut assez l'enfant de mes doigts tripoteurs [...] et se mit à hurler comme on peut le faire à cet âge, inconcevablement.

[...] Quels cris, mon Dieu ! Quels cris ! Je n'en pouvais plus. [...] Excédé, je ne sus me retenir de leur faire part tout haut de ce que j'éprouvais en fait de rancœur et de dégoût depuis trop longtemps, tout bas.

— Eh ! Ne te presse donc pas, petit crétin, tu en auras toujours du temps pour gueuler ! Il en restera, ne crains rien, petit âne ! Ménage-toi ! Il en restera bien du malheur assez pour te faire fondre les yeux et la tête aussi et le reste encore si tu ne fais pas attention !

On m'arracha le petit des mains tout comme si on l'avait arraché aux flammes. Le grand-père décrochait à présent son gros thermomètre en acajou du mur, un énorme, comme une massue... Et m'accompagnait à distance, vers la porte, dont il relança le battant sur moi [...] d'un grand coup de pied.

Ferdinand pense alors que sa réaction est liée à Robinson :

Quand je me suis retrouvé dans la rue, je n'étais pas très fier de ce qui venait de m'arriver. Pas tant du point de vue de ma réputation qui ne pouvait être plus mauvaise dans le quartier [...] mais toujours à propos de Robinson dont j'avais espéré me délivrer par un état de franchise, trouver dans le scandale volontaire la résolution de ne plus le recevoir celui-là, en me faisant une espèce de scène brutale à moi-même.

Chapitre 24

Après Pâques, Bébert tombe malade :

Elle a duré des semaines la maladie de Bébert. J'y allais deux fois par jour pour le voir. Les gens du quartier m'attendaient devant la loge, sans en avoir l'air et sur le pas de leurs maisons, les voisins aussi. C'était comme une distraction pour eux.

[...]

Une espèce de typhoïde maligne c'était, contre laquelle tout ce que je tentais venait buter, les bains, le sérum... le régime sec... les vaccins... Rien n'y faisait. J'avais beau me démener, tout était vain. Bébert passait, irrésistiblement emmené, souriant. Il se tenait tout en haut de sa fièvre comme en équilibre, moi en bas à cafouiller.

Comme il n'arrive pas à la guérir, il va chercher conseil auprès d'un grand spécialiste de la Typhoïde, le docteur Parapine :

Parmi tant de théories vacillantes, d'expériences discutables, la raison commanderait au fond de ne pas choisir ! Faites donc au mieux allez confrère ! [...] Pour moi [...], je puis ici vous l'assurer en confiance, cette affection typhique est arrivée à me dégoûter au-delà de toute limite ! [...]

Il en vient de partout des spécialistes ! [...] J'ai vu le monde devenir en moins de quelques ans une véritable pétaudière de publications universelles et saugrenues sur ce même sujet rabâché. [...]

Croyez-moi, [...] la typhoïde, de nos jours, est aussi galvaudée que la mandoline ou le banjo. [...] Chacun veut en jouer un petit air à sa façon. [...]

Non, j'aime autant vous l'avouer, je ne me sens plus de force à me tracasser davantage, ce que je cherche pour achever mon existence, c'est un petit coin de recherches bien tranquilles, qui ne me vaillent plus ni ennemis, ni élèves, mais cette médiocre notoriété sans jalousie dont je me contente et dont j'ai grand besoin.

Ferdinand se promène sur les quais de Seine, préoccupé par le cas de Bébert. Chez un bouquiniste, il tombe sur une lettre de Montaigne, qui justement essaye de la consoler sa femme de la mort de leur fils :

T'en fais pas va, ma chère femme ! Il faut bien te consoler !... [...] D'ailleurs, j'ai justement retrouvé hier [...] une certaine lettre que Plutarque envoyait lui aussi à sa femme dans des circonstances tout à fait pareilles aux nôtres... Et que je l'ai trouvée si joliment bien tapée sa lettre ma chère femme, que je te l'envoie sa lettre !... [...] Lisez-la bien ! [...] Je suis certain qu'elle va vous remettre d'aplomb !...

Vostre bon mari. Michel.

Voilà que je me dis moi, ce qu'on peut appeler du beau travail. [...] Mais pour ce qui concernait Bébert, [...] il me semblait qu'il n'y avait rien pour lui sur la terre, même dans Montaigne.

Chapitre 26 et 27

On apprend très rapidement que Bébert est mort. La tante invite tout ceux qu'elle rencontre à l'enterrement. Elle croise notamment la vieille Henrouille, et Robinson, qui se trouvent justement dans la salle d'attente de Ferdinand :

— Bien sûr que j'irai, qu'a répondu la vieille. Ça fait plaisir dans ces moments-là d'avoir du monde autour de soi. » On ne pouvait plus la retenir dans son taudis. Elle était devenue sorteuse.

— Ah ! bien alors tant mieux si vous venez ! [...] Et vous, Monsieur, vous y viendrez-t-y aussi ? demandait-elle à Robinson.

— Moi, j'ai peur des enterrements, Madame, faut pas m'en vouloir », qu'il a répondu lui pour se défilier.

La vieille Henrouille était venue chez Ferdinand pour se le concilier : elle lui fait promettre de ne pas signer le certificat d'internement.

Robinson quand a lui, il tousse beaucoup parce qu'il travaille dans les acides. Il aimerait bien changer de métier... Il finit par avouer à Ferdinand que les Henrouille

sont prêts à le payer pour qu'il assassine sa belle-mère, la vieille Henrouille.

Tout le détail était déjà convenu entre lui et les enfants : Puisque la vieille avait repris l'habitude de sortir de chez elle, on l'enverrait un beau soir porter à manger aux lapins... Le pétard y serait bien disposé... Il lui partirait en pleine face dès qu'elle toucherait à la porte... [...] Elle passait déjà pour folle dans le quartier, l'accident ne surprendrait personne...

Chapitre 28

Un soir, Ferdinand est appelé chez les Henrouille. Arrivé sur place, il se rend compte que le plan de Robinson s'est retourné contre lui, il s'est pris un coup de chevrotine dans le visage. La vieille Henrouille a retrouvé toute sa verdeur :

— Vous allez le voir ! que me coupa la vieille. Il est là-haut, il est sur son lit, l'assassin ! Il l'a même bien sali son lit, [...]avec son sang de cochon ! Et pas avec le mien ! [...] Ah il y en a qui vont au Théâtre pour se faire des émotions ! Mais je vous le dis : il est ici le Théâtre ! [...] Montez-y vite ! Il sera peut-être mort lui aussi le sale coquin quand vous arriverez ! Alors vous verrez plus rien !

Elle s'était saisie d'un rôle avantageux dont elle tirait de l'émotion. On n'en finit pas d'être heureux. On en a jamais assez de bonheur, tant qu'on est capable encore de jouer un rôle. Des jérémiades, pour les vieillards, ce qu'on lui avait offert depuis vingt ans, elle n'en voulait plus la vieille Henrouille. Celui-là de rôle qui lui arrivait elle ne le lâchait plus, virulent, inespéré.

Chapitre 29

Ferdinand rend souvent visite à Robinson chez les Henrouille, pour renouveler son bandage. Un jour, Robinson s'approche de la fenêtre, et il écarte le bandeau de dessus ses yeux :

— Bardamu ! Elle est ouverte ! Elle est ouverte la fenêtre que je te dis ! » Je ne savais pas quoi lui répondre moi, j'en restais imbécile devant. Il tenait ses deux bras en plein dans la fenêtre, dans l'air frais.

Il ne voyait rien évidemment, mais il sentait l'air. Il les allongeait alors ses bras comme ça dans son noir tant qu'il pouvait, comme pour toucher le bout. [...] Je l'ai repoussé dans son lit et je lui ai raconté encore des consolations, mais il ne me croyait plus du tout. Il pleurait. Il était arrivé au bout lui aussi.

Chapitre 30 et 31

Ferdinand va moins voir Robinson car il est nommé dans un dispensaire de tuberculeux. Ce sont des patients très pauvres, qui espèrent une pension d'invalidité. Du coup, Ferdinand perd l'habitude de leur promettre la santé :

J'avais peu à peu perdu la mauvaise habitude de leur promettre la santé à mes malades. Ça ne pouvait pas leur faire très plaisir, la perspective d'être bien portants. Ce n'est après tout qu'un pis-aller d'être bien portant. Ça sert à travailler le bien portant, et puis après ? Tandis qu'une pension de l'État, même infime, ça c'est divin, purement et simplement.

Un jour, un curé vient lui rendre visite pour lui demander de se rapprocher de l'église :

— Les malades, cher Docteur, ne l'oublions jamais, sont en principe des conservateurs... Ils redoutent, cela se conçoit aisément, que la terre et le ciel viennent à leur manquer...

Mais Ferdinand ne l'écoute pas, il est trop fasciné par sa bouche quand il parle :

Cette corolle de chair bouffie, la bouche, qui [...] pousse toutes espèces de sons visqueux à travers le barrage puant de la carie dentaire, quelle punition ! Voilà pourtant ce qu'on nous adjure de transposer en idéal. C'est difficile.

Chapitre 31

Un jour, un curé, l'abbé Protiste, vient le voir pour lui proposer un marché :

Il m'apprit de réticences en réticences qu'il effectuait depuis un certain temps déjà des démarches avec la fille Henrouille en vue de caser sa vieille et Robinson, tous les deux ensemble, dans une communauté religieuse, une pas coûteuse.

Un jour, un curé, l'abbé Protiste, vient le voir. Il lui annonce qu'il effectue pour Mme Henrouille des démarches pour caser la vieille et Robinson quelque part. Il leur avait justement trouvé une activité honnête à Toulouse :

Un commerce pas plus méchant qu'un autre, voilà ce qu'on leur offrait à Robinson et à la vieille en définitive. Une espèce de cave à momies que c'était, si je comprenais bien. On la faisait visiter la cave au-dessous d'une église, moyennant obole. Des touristes. Et une véritable affaire, qu'il m'assurait Protiste. J'en étais presque persuadé et aussitôt un peu jaloux. C'est pas tous les jours qu'on peut faire travailler les morts.

Le rôle de Ferdinand dans tout ça, c'est de convaincre Robinson :

On me donnerait mille francs. J'avais qu'à exciter Robinson sur le Midi en lui assurant qu'il n'y avait pas climat meilleur pour les blessures de ses yeux, qu'il serait là-bas on ne peut mieux et qu'en somme il avait bien de la veine de s'en tirer à si bon compte.

Chapitre 32 et 33

Robinson est parti à Toulouse avec la vieille Henrouille. Ferdinand quant à lui quitte Rancy sans rien dire à personne. Il a une vision apocalyptique de la place Clichy.

Tout au bout c'est la statue du maréchal Moncey. Il défend toujours la Place Clichy depuis 1816 contre des souvenirs et l'oubli, contre rien du tout, avec une couronne en perles pas très chère. J'arrivai moi aussi près de lui en courant avec 112 ans de retard par l'Avenue bien vide. Plus de Russes, plus de batailles, ni de cosaques, point de soldats, plus rien sur la Place qu'un rebord du socle à prendre au-dessous de la couronne. Et le feu d'un petit brasero avec trois grelotteux autour qui louchaient dans la fumée puante. On n'était pas très bien.

Puis il est attiré par un cinéma, le Tarapout (il s'agit sans doute du Paramount Opera) :

Mais le « Tarapout » m'a attiré. Il est posé sur le boulevard comme un gros gâteau en lumière. Et les gens y viennent de partout pressés comme des larves. Ils sortent de la nuit tout autour les gens avec les yeux tout écarquillés déjà pour venir se les remplir d'images. Ça n'arrête pas l'extase. C'est les mêmes qu'au métro du matin. Mais là devant le Tarapout ils sont contents, comme à New York ils se grattent le ventre devant la caisse, ils suintent un peu de monnaie et aussitôt les voilà tout décidés qui se précipitent en joie dans les trous de la lumière. On en était comme déshabillés par la lumière, tellement qu'il y en avait sur les gens, les mouvements, les choses, plein des guirlandes et des lampes encore. On aurait pas pu se parler d'une affaire personnelle dans cette entrée, c'était comme tout le contraire de la nuit.

Pendant l'entracte, il rencontre les musiciens, et il se fait embaucher pour jouer les rôles muets :

De fil en aiguille, j'apprends d'eux qu'on cherchait justement un Pacha pour la figuration de l'intermède. Un rôle muet. Il était parti celui qui le tenait le « Pacha », sans rien dire. Un beau rôle bien payé pourtant dans un prologue. Pas d'efforts. Et puis, ne l'oublions pas, coquinement entouré par une magnifique volée de danseuses anglaises, des milliers de muscles agités et précis. Tout à fait mon genre et ma nécessité. Je fais l'aimable et j'attends les propositions du régisseur. Je me présente en somme. Comme il était si tard et qu'ils n'avaient pas le temps d'aller en chercher un autre de figurant jusqu'à la Porte Saint-Martin, il fut bien content le régisseur de me trouver sur place. Ça lui évitait des courses. À moi aussi. Il m'a examiné à peine. Il m'adopte donc d'emblée. On m'embarque.

Ferdinand finit par être dégoûté du Tarapout à cause d'une simple chanson d'amour :

D'un coup, comme je n'y pensais plus, leur chanson est devenue plus forte que la vie et même qu'elle a fait tourner le destin en plein du côté du malheur. Alors pendant qu'elles chantaient, je ne pouvais plus penser à autre chose moi qu'à toute la misère du pauvre monde et à la mienne surtout, qu'elles me faisaient revenir comme du thon, les garces, avec leur chanson, sur le cœur. [...] Mais c'était le pire que tout, c'était une chanson gaie la leur qui n'y arrivait pas. [...] Un petit chagrin qu'elles chantaient soi-disant ! Qu'elles appelaient ça ! On prend tout pour des chagrins d'amour quand on est jeune et qu'on ne sait pas...

Chapitre 34

Ferdinand retourne chez les Henrouille pour avoir des nouvelles de Robinson, Mme Henrouille le rassure rapidement, mais elle est préoccupée par son mari, il est malade, et il va même de plus en plus mal. Ferdinand monte dans la chambre pour l'ausculter :

Il ne savait plus comment se tenir, ni mourir. Il en était déjà comme un peu sorti de la vie, mais il n'arrivait pas tout de même à se défaire de ses poumons. Il chassait l'air, l'air revenait. Il aurait bien voulu se laisser aller, mais il fallait qu'il vive quand même, jusqu'au bout. C'était un boulot bien atroce, dont il louchait.

Mme Henrouille s'approche alors de Ferdinand, et lui fait une étrange requête :

— Faudrait que vous lui fassiez enlever son râtelier... Il doit le gêner pour respirer son râtelier... Ce serait mieux de votre part ! De moi, ça lui ferait quelque chose que je sache... Y a trente ans qu'il en porte un et jamais il m'en a parlé...

Mais le mari lui répond brusquement qu'il l'a jeté aux cabinets et il se met à agoniser... Ferdinand n'insiste pas. Mais Mme Henrouille n'est pas contente du tout.

Elle m'a presque engueulé à cause du râtelier, comme si c'était ma faute. « En or ! qu'il était Docteur... je le sais ! Je sais combien il l'a payé !... On n'en fait plus des comme ça !... »

Je ne suis pas venu à l'enterrement. Ça s'est passé en douce. Mais n'empêche qu'on s'était fâchés pour de bon tous les deux, avec la veuve Henrouille, à propos du râtelier.

Chapitre 35

Ferdinand retrouve un jour l'abbé Protiste qui lui donne l'argent convenu et des nouvelles de Robinson :

C'était comme s'il me tombait du ciel... Mille cinq cents francs qui nous revenaient à chacun ! En même temps, il apportait des bonnes nouvelles de Robinson. Ses yeux, à ce qu'il paraît, allaient beaucoup mieux. Il ne suppurait même plus des paupières. Et tous là-bas me réclamaient. J'avais promis d'ailleurs d'aller les voir. Protiste lui-même insistait. Il me raconta encore que Robinson devait se marier prochainement avec la fille de la marchande de cierges de l'église d'à côté du caveau.

Arrivé au caveau de l'Église Sainte Éponime, il rencontre la fiancée de Robinson, Madelon. Il la séduit avec des histoires, et ils couchent ensemble dans le caveau :

Elle devait s'ennuyer ferme à Toulouse. Les occasions y étaient rares de rencontrer un garçon qui avait autant voyagé que Robinson. Il en savait lui des histoires ! [...] J'y avais été aussi moi en Amérique et aux Tropiques. J'en savais aussi moi des histoires. Je me proposais d'en raconter. [...] La lanterne s'éteignait. On l'a rallumée dix fois pendant que nous arrangions le passé avec l'avenir. Elle me défendait ses seins qu'elle avait bien trop sensibles. Tout de même comme la mère Henrouille allait revenir d'une minute à l'autre de déjeuner, il fallut remonter au jour par le petit escalier raide, fragile et difficile comme une échelle. Je l'ai remarqué.

Chapitre 36

Ferdinand retrouve Robinson, mais il passe son temps à se plaindre :

— J'ai été fait, comme un rat... Encore une fois... J' suis pas verni !... Un bon truc que c'est pourtant sa cave à la vieille !... Et elle s'en met plein les poches, la vache, moi je te l'affirme.

— Mais tu n'as pas apporté d'argent toi dans la combinaison ! [...] Et t'es bien nourri !... Et on s'occupe de toi !... [...] Somme toute, t'en es sorti pas mal du tout d'une foutue sale affaire, je t'assure !... [...] T'allais directement à Cayenne si on t'avait pas aiguillé... Et voilà qu'on te laisse peinard !... Et t'as trouvé en plus la petite Madelon qui est gentille et qui veut bien de toi... Tout malade que t'es !... Alors de quoi que tu viens te plaindre ?... Surtout à présent que tes yeux vont mieux ?...

— T'as l'air de dire que je sais pas trop de quoi que je me plains hein ? qu'il me répondait alors. Mais le sens tout de même qu'il faut que je me plaigne... C'est comme ça... Il me reste plus que ça... Je vais te dire... C'est la seule chose qu'on me permette... On n'est pas forcé de m'écouter. »

La vieille Henrouille quand à elle est parfaitement à l'aise à faire la guide touristique dans son caveau parmi les cadavres.

Elle valait pourtant la peine d'être vue et entendue la mère Henrouille au milieu de ses cadavres. Elle vous les regardait en plein visage, elle qui n'avait pas peur de la mort et si ridée pourtant, si ratatinée déjà, elle-même, qu'elle était comme une des leurs avec sa lanterne à venir bavarder en plein dans leur espèce de figure.

Mais bientôt Ferdinand doit repartir travailler car il n'a plus d'économies. Avant de partir, il donne à Madelon quelques conseils médicaux :

Ça peut rendre service d'être prévenu et de savoir bien exactement à quoi s'en tenir et particulièrement tout ce qu'on risque en baisant à droite et à gauche. [...] Surtout que par rapport aux maladies, elle me faisait un peu peur, Madelon. Délurée, certes, mais tout ce qu'il y avait d'ignorante pour ce qui concernait les microbes. Je me lance donc moi dans des explications tout à fait détaillées à propos de ce qu'elle devait regarder soigneusement avant de répondre à des politesses.

Après qu'elle m'eut bien entendu, bien laissé parler, elle protesta pour la forme. Elle m'a fait même comme une espèce de scène... « Qu'elle était sérieuse... Que c'était une honte de ma part... Que je m'étais fait d'elle une abominable opinion... Que c'était pas parce qu'avec moi... ! Que je la méprisais... Que les hommes étaient tous infects... »

Le principal pour moi, c'était qu'elle ait bien écouté mes conseils et qu'elle en ait retenu l'essentiel. Le reste n'avait aucune importance.

Chapitre 37

En se promenant le long d'une rivière, Ferdinand, Robinson et Madelon croisent une péniche. Ils sont même invités par le propriétaire à rejoindre leur petite fête.

Quand on est pas habitué aux bonnes choses de la table et du confort, elles vous grisent facilement. La vérité ne demande qu'à vous quitter.

[...]

On s'en sort des humiliations quotidiennes en essayant comme Robinson de se mettre à l'unisson des gens riches, par les mensonges, ces monnaies du pauvre.

[...]

À leurs questions, je me mis à répondre par des trouvailles, comme tout à l'heure Robinson au vieux monsieur. À mon tour j'étais envahi de superbe !... Ma grande clientèle !... Le surmenage !... Mon ami Robinson... l'ingénieur, qui m'avait offert l'hospitalité dans son petit chalet toulousain...

[...]

À cause des lunettes fumées qu'il portait, les gens ne pouvaient pas très bien discerner l'état de ses yeux à Robinson. Nous attribuâmes généreusement son malheur à la guerre. Dès lors, nous fûmes bien installés, haussés socialement et puis patriotiquement [...] Ils se mirent, les invités, à nous trouver réellement tous les trois bien aimables et intéressants au possible.

En quittant la fête, Ferdinand s'éloigne du couple, et il les écoute parler :

Je me suis donné l'air d'aller faire un besoin derrière l'arbre qui était un peu plus loin et je suis resté là derrière l'arbre en attendant que ça leur passe.

— Peut-être que quand tu m'auras vue avec tes yeux à toi et plus seulement avec les yeux des autres, que tu m'aimeras plus autant ?... À ce moment-là, tu reverras les autres femmes et peut-être que tu te mettras à les aimer toutes ?... Comme les copains ?... »

Cette remarque qu'elle lui faisait, en douce, c'était pour moi. Je ne m'y trompais pas... Elle me croyait loin déjà et que je pouvais pas l'entendre... Alors elle m'en mettait un bon coup... Elle perdait pas son temps... Lui, l'ami, il se mit à protester. – Par exemple !... Moi, Madelon, pas du tout ! Je suis pas dans son genre, moi ! Qu'est-ce qui te fait croire que je suis comme lui ?... [...] Je m'attache moi ! Je suis pas un salaud moi !

Chapitre 38

Alors que Ferdinand finit ses valises on l'appelle dans la rue : la vieille Henrouille s'est cassé la tête dans les marches du caveau.

– Mais c'est tout à fait pressé ! qu'elle insistait encore la personne... Elle a perdu sa connaissance que je vous répète !... Elle s'est cassé un os dans la tête qu'il paraît !... Elle est tombée à travers les marches de son caveau !... D'un coup tout en bas qu'elle a tombé. »

J'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps. J'ai filé, tout droit, vers la gare. J'étais fixé. Je l'ai eu mon train de sept heures quinze, quand même, mais au poil. On s'est pas fait d'adieux.

Chapitre 39

De retour à la Garenne-Rancy, Ferdinand rencontre Parapine, qui lui trouve un poste dans un asile psychiatrique :

Son Asile de Vigny-sur-Seine ne désemplissait guère. On l'intitulait « Maison de Santé » [...] à cause d'un grand jardin qui l'entourait, où nos fous se promenaient pendant les beaux jours. Ils s'y promenaient avec un drôle d'air d'équilibre difficile de leur tête sur leurs épaules, les fous, comme s'ils avaient constamment eu peur d'en répandre le contenu, par terre, en trébuchant. Là-dedans se tamponnaient toutes espèces de choses sautillantes et biscornues auxquelles ils tenaient horriblement. [...] Pour un empire, on ne les aurait pas fait sortir de leurs têtes ces gens-là. Un fou, ce n'est que les idées ordinaires d'un homme mais bien enfermées dans une tête. Le monde n'y passe pas à travers sa tête et ça suffit. Ça devient comme un lac sans rivière une tête fermée, une infection.

Le directeur, M. Baryton, apprécie beaucoup Ferdinand, mais il se méfie de Parapine :

Son extravagance à lui [...] appartient m'a-t-il semblé, à l'une des rares formes redoutables de l'originalité, une de ces lubies aisément contagieuses : sociales et triomphantes pour tout dire !... Ce n'est peut-être point tout à fait encore de la folie [...] Non ! Ce n'est peut-être que de la conviction exagérée... Mais je m'y connais en fait de démences contagieuses... Rien n'est plus grave que la conviction exagérée !... J'en ai connu bon nombre, moi [...] de ces sortes de convaincus [...] Ceux qui parlent de justice m'ont semblé, en définitive, être les plus enragés !...

En principe, pour toujours et en toutes choses j'étais du même avis que mon patron. Je n'avais pas fait de grands progrès pratiques au cours de mon existence tracassée, mais j'avais appris quand même les bons principes d'étiquette de la servitude. Du coup avec Baryton, grâce à ces dispositions, on était devenu bien copains pour finir[...] Un gentil assistant en somme, tout à fait économique et pas ambitieux pour un sou, pas menaçant.

Chapitre 40

Baryton doit suivre les demandes de modernisation de ses clients. Il critique les nouvelles méthodes de la psychiatrie :
Au moment où j'ouvris mon Asile [...] Nous ne formions nous autres aliénistes, qu'un nombre très limité de praticiens [...] Nul n'essayait alors parmi nous, d'être aussi fou que le client... La mode n'était pas encore venue de délirer sous prétexte de mieux guérir ! [...] Ces favoris de la psychiatrie récente, à coups d'analyses superconscientes nous précipitent aux abîmes... Tout simplement aux abîmes ! [...] Ah on s'ennuyait paraît-il dans le conscient ! On ne s'ennuiera plus !

Baryton demande à Ferdinand de donner des cours d'anglais à sa fille Aimée. En fait c'est Baryton qui prend goût à l'Anglais :

À mesure que se développait chez le père la passion d'apprendre l'anglais, Aimée avait de moins en moins l'occasion de se débattre avec les voyelles. Baryton me prenait tout entier. Il m'accaparait même, ne me lâchait plus, il me pompait tout mon anglais.

Un jour, il fait venir Ferdinand dans son cabinet directorial, il a décidé d'abandonner l'hôpital et d'aller vivre en Angleterre :

— Je vais renaître Ferdinand ! Tout simplement ! Je pars ! Oh vos larmes, bienveillant ami, ne sauraient atténuer le définitif dégoût que je ressens pour tout ce qui me retint ici pendant tant d'années !... C'en est trop ! [...] À mon âge, n'est-ce pas, les vocations deviennent tout à fait rares... Mais elles sont irrémédiables...

— Mais cette maison même, monsieur Baryton, qu'allons nous en faire désormais ? Y avez-vous songé ?

— Oui, certes, j'y songeai Ferdinand... Vous en prendrez la direction pendant tout le temps que durera mon absence et voilà tout !... N'avez-vous pas toujours entretenu d'excellents rapports avec notre clientèle ?... [...] Parapine, lui, [...] s'occupera des mécaniques, des appareils et du laboratoire... Ainsi tout est réglé sagement...

Protiste de retour est étonné d'apprendre le départ de Baryton, et félicite Bardamu pour sa promotion. Protiste raconte la mort de la vieille Henrouille et laisse supposer que Robinson l'a poussée.

Sans me raconter absolument que c'était Robinson qui l'avait basculée la vieille, dans son petit escalier, il ne m'a tout de même pas empêché de le supposer... Elle avait pas eu le temps de dire ouf ! paraît-il. On se comprenait... C'était du joli, du soigné... À la seconde fois qu'il s'y était repris, il l'avait pas loupée la vieille. Heureusement qu'il passait dans le quartier, à Toulouse, Robinson, pour tout à fait aveugle encore. On était donc pas allé chercher plus qu'un accident, bien tragique certes, mais tout de même bien explicable dès qu'on réfléchissait un peu à tout, aux circonstances, à l'âge de la vieille personne, et aussi à ce que ça s'était passé sur la fin d'une journée, la fatigue... Moi je ne tenais pas à en savoir davantage pour le moment.

Protiste regrette l'attitude de Robinson qui semble vouloir laisser sa fiancée.

« Votre ami, Docteur, en dépit d'une vie matérielle devenue à présent agréable, facile, et d'autre part des perspectives d'un heureux mariage prochain, déçoit toutes nos espérances, je dois vous l'avouer... N'est-il pas repris par ce goût funeste pour les escapades, ce goût de dévoyé que vous lui connûtes en d'autres temps ?... Que pensez-vous de ces dispositions, mon cher Docteur ? »

Un après-midi, Ferdinand tombe sur Robinson, à l'estaminet des Mariniers. Robinson lui raconte comment il a tué la vieille avec la complicité de Madelon, comment il a retrouvé la vue et décidé de remonter à Paris :

— Fallait que ça finisse ! J'aurais bien sûr préféré qu'on se quitte en bons amis... Mais elle se tenait plus d'amour et elle était butée. [...] Un matin, [...] j'ai fait comme toi, [...] je me suis tiré en douce... [...] Quand je te dis qu'elle est capable de tout cette petite et qu'elle peut très bien venir me relancer ici même [...] On serait plus tranquilles [...] si elle me trouvait déjà enfermé avec les fous... Comme ça je pourrai faire celui qui ne comprend plus rien...

Nous avons acheté un accordéon pour que Robinson puisse faire danser nos malades au jardin pendant l'été. [...] De Toulouse, nous ne reçûmes plus aucune nouvelle, l'abbé Protiste ne revint jamais non plus me voir. L'existence à l'Asile s'organisa monotone, furtive.

Chapitre 42

Ferdinand et Gustave ont pris l'habitude de jouer au carte avec Gustave Mandamour, l'agent de trafic. Mais c'est un mauvais perdant :

— Messieurs, je vais vous dire de prendre garde !... Avec les gens que vous fréquentez, moi, si j'étais vous, je ferais attention !... Il y a une brune entre autres qui passe depuis des jours devant votre maison !... Bien trop souvent à mon sens !... Elle a des raisons !... Elle en aurait après l'un de vous pour s'expliquer que j'en serais pas autrement surpris !...

Cette nouvelle laisse Robinson abasourdi, il essaye de changer de travail, mais il tombe gravement malade. Un jour, une femme se présente à l'hôpital, c'est Madelon :

— Madelon, si c'est Léon que vous désirez revoir, j'aime autant vous prévenir tout de suite, que c'est pas la peine d'insister, vous pouvez vous en retourner... Il est malade des poumons et de la tête... Assez gravement d'ailleurs...

Elle me reconnaissait plus, à lui parler comme ça. Elle s'est mise à sourire, horripilante au possible, comme si elle m'avait trouvé ridicule et bien négligeable... Depuis toujours l'envie me tenait de claquer une tête ainsi possédée par la colère pour voir comment qu'elles tournent les têtes en colère dans ces cas-là.

« Flac ! Flac ! » Je lui ai collé deux gifles à étourdir un âne. Elle est allée s'aplatir sur le grand divan rose d'en face [...] Et puis, elle a comme réfléchi et brusquement elle s'est relevée, [...] et elle a dépassé la porte sans même retourner la tête. J'avais rien vu. Tout était à recommencer.

Chapitre 43

Ferdinand se rend compte un jour que Robinson revoit Madelon après son travail, mais il décide de ne pas s'en mêler :

Mais nous avons eu beau faire, elle possédait bien plus d'astuce que nous tous réunis. La preuve c'est qu'elle l'a revu son Robinson, et comme elle l'a voulu encore... Le premier qui les a repérés ensemble, c'est Parapine. Ils étaient à la terrasse d'un café en face de la gare de l'Est. Je m'en doutais déjà moi qu'ils se revoyaient mais je ne voulais plus avoir l'air de m'intéresser du tout à leurs relations. Ça ne me regardait pas en somme. Il s'acquittait de son service de l'Asile, pas mal du tout d'ailleurs, aux paralytiques, un boulot ingrat au possible, à les décrotter, les éponger, les changer de linge, les faire baver. Nous n'avions pas à lui en demander davantage. S'il profitait des après-midi où je l'envoyais à Paris aux commissions pour la revoir sa Madelon, c'était son affaire.

Ferdinand ayant besoin d'une nouvelle infirmière, recrute une splendide masseuse slovaque du nom de Sophie :

Parmi nous, ses amis plutôt que ses patrons, j'étais, je le crois, son plus intime. Par exemple elle me trompait régulièrement [...] avec l'infirmier du pavillon des agités, [...] pour mon bien qu'elle m'expliquait, pour ne pas me surmener [...] Tout à fait pour mon bien. Elle me faisait cocu à l'hygiène. Rien à dire.

Un jour, Sophie lui conseille de se réconcilier avec Madelon :

Tu devrais la revoir Madelon, ça doit être une gentille fille au fond, d'après ce que tu me racontes... Seulement toi, tu l'as provoquée et tu as été tout à fait brutal et dégoûtant avec elle !... Tu lui dois des excuses et même un joli cadeau pour lui faire oublier...

Ferdinand va donc parler de son projet de réconciliation à Robinson, et ils décident d'aller tous ensemble à la fête foraine avec Sophie et Madelon.

Chapitre 44

Malheureusement, la sortie à la fête foraine tourne au désastre :

— Et la jeunesse alors ? que je leur demandai. Qu'est-ce qu'on en fait ?... Elle s'amuse donc plus la jeunesse ? Qu'est-ce que je dirais moi qui ai dix piges de plus que vous autres ? Ma cocotte ! »

Ils me regardaient alors, Madelon et lui, comme s'ils s'étaient trouvés devant un intoxiqué, un gazé, un baveux, et que ça vaille même plus la peine qu'on me réponde...

D'étalages en groupes, et de manèges en loteries, à force de déambuler, nous étions parvenus au bout de la fête, dans le gros vide tout noir où les familles vont faire pipi... Demi-tour donc ! En revenant sur nos pas, on a mangé des marrons [...] Un asticot aussi dans les marrons, un mignon. C'est Madelon qui est tombée dessus, comme un fait exprès. C'est même à partir de ce moment-là que les choses se sont mises à ne plus aller du tout entre nous, jusque-là on se retenait encore un peu, mais le coup du marron ça l'a rendue absolument furieuse.

Ferdinand propose alors de quitter la fête pour retourner souper à Vigny. Dans le taxi, Madelon laisse éclater sa jalousie :

— Comme tu es cruel avec moi quand même !... Tu l'as méprisé mon rêve Léon ! Tu l'as sali !... Tu peux dire que tu l'as détruit mon idéal... Tu veux donc que j'y croie plus à l'amour dis ?... Et à présent, tu veux que je m'en aille pour toujours alors ? C'est bien ça que tu veux ?... »

— Si tu veux tout savoir... Eh bien, c'est tout, qui me répugne et qui me dégoûte à présent ! Pas seulement toi !... Tout !... L'amour surtout !... Le tien aussi bien que celui des autres... [...] Et tous les sentiments que tu vas chercher pour que je reste avec toi collé, ça me fait l'effet d'insultes si tu veux savoir...

Elle devait tenir le revolver à deux mains parce que quand le feu lui est parti c'était comme tout droit de son ventre et puis presque ensemble encore deux coups, deux fois de suite... De la fumée poivrée alors qu'on a eue plein le taxi. [...] Dans le ventre qu'il avait reçu les deux balles Robinson, peut-être les trois je ne savais pas encore au juste combien. [...]

Dès qu'il a eu ouvert la portière, Madelon [...] s'est jetée en dehors. Elle a dégringolé le remblai à pic. Elle a filé dans la nuit du champ en plein par la boue. J'avais beau la rappeler, elle était déjà loin.

Il a repris un peu de ses sens quand Parapine lui a eu fait sa piqûre de morphine. Il nous a même raconté des choses alors à propos de ce qui venait d'arriver. « C'est mieux que ça se finisse comme ça... Ça fait pas si mal que j'aurais cru... »

C'était comme s'il essayait de nous aider à vivre à présent nous autres. Comme s'il nous avait cherché à nous des plaisirs pour rester. Il nous tenait par la main. Chacun une. [...] Un peu plus tard, [...] c'est l'hémorragie qui s'est décidée, mais alors abondante, interne, massive. Elle l'a emmené. [...] On s'est levés nous, [...] elles sont restées en l'air ses mains, bien raides, dressées toutes jaunes et bleues sous la lampe. Dans la chambre ça faisait comme un étranger à présent Robinson, qui viendrait d'un pays atroce et qu'on n'oserait plus lui parler.

Chapitre 45

Parapine et Mandamour s'éloignent, trimbballant Robison sur une civière. Ferdinand les regarde s'éloigner. Il songe que Robinson a finalement trouvé une belle idée pour mourir :

J'en avais pas acquis moi une seule idée bien solide comme celle qu'il avait eue pour se faire dérouiller. Plus grosse encore une idée que ma grosse tête, plus grosse que toute la peur qui était dedans, une belle idée, magnifique et bien commode pour mourir... Combien il m'en faudrait à moi des vies pour que je m'en fasse ainsi une idée plus forte que tout au monde ? C'était impossible à dire !

Ce passage est aussi une manière pour Céline de faire comprendre à son lecteur que son écriture n'est pas déterminée par des idées, mais bien plutôt par un style, une musique, une émotion. Pour en savoir plus, je vous invite à

consulter mon commentaire vidéo sur la fin du Voyage au bout de la nuit, chapitre 45, troisième partie.

Le roman se termine dans le bistrot de Vaudescal. Gustave essaye de raconter l'affaire, mais comme il a trop bu, c'est trop difficile pour lui, il renverse le poêle et il se met à danser dans les charbons en flamme.

On l'a repoussé Mandamour tout au bout de la table. Il s'est écroulé là, finalement, bien sage, parmi les soupirs énormes et les odeurs. Il a dormi.

De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus.